

Numéro d'ISBN : **979-10-359-5288-4**
dépôt légal : Septembre 2021
Achevé d'imprimer en France
Couverture : Dax

A mon père,

A ma mère,

pour ma Baya...♥

Quand Joseph dit à son père : « O mon père, j'ai vu (en songe), onze étoiles, et aussi le soleil et la lune ; je les ai vus prosternés devant moi ».

Coran 12-4

A Yousercif

Noël à Alger

livre 7

Sam Kamat

Chapitre 1

Hisia ouvrit les yeux bien avant que son réveil ne sonne. Elle mit quelques secondes avant de réaliser le jour qu'il était. Pour une fois, elle ne ressentit pas la fatigue qui l'envahissait d'ordinaire dès le matin, et qui rendait ses premières heures difficiles. Elle n'avait jamais été matinale, et tout lui demandait un effort particulier au lever. Par le passé, elle avait bien essayé de se coucher plus tôt, et avait tenté moult techniques de relaxation, rien n'y fit.

Le sommeil ne venait pas avant minuit au plus tôt. Chaque matin, malgré les nombreuses tasses de thé qu'elle buvait, elle était comme dans une sorte de brume dont elle ne sortait qu'en milieu de matinée. Vivant seule depuis quelques années déjà, elle s'arrangeait pour limiter les contacts trop matinaux. Son seul regret était pour ses élèves, qui devaient attendre la première récréation avant d'avoir une enseignante un peu plus locale.

Hisia s'étira tout en pensant que le jour J était enfin arrivé. Celui de son voyage, celui de son retour aux sources, dans son pays d'origine, l'Algérie. A cette pensée, elle s'extirpa rapidement de son lit.

Elle fila sous sa douche pour son rituel quotidien. Elle laissa l'eau chaude couler doucement sur ses muscles puis termina comme à son habitude par un jet d'eau tiède. Ce moment lui permettait le matin comme le soir de se retrouver avec ses pensées, de réfléchir sans aucune autre stimulation. Elle aimait à se dire que lorsque l'eau s'écoulait et partait dans les canalisations de sa douche, elle emportait avec elle tout ce qui obstruait son esprit. Cette image mentale lui permettait de faire le vide, de se débarrasser de toute pensée négative.

Revigorée par l'eau tiède, elle s'habilla rapidement puis prit un frugal petit déjeuner avant de vaquer à ses dernières occupations, à

ses ultimes vérifications.

Pendant qu'elle buvait ses trois tasses de thé au citron auxquelles elle ajouta du miel, elle réfléchit à ce qu'elle aurait pu oublier, se leva pour ajouter dans sa valise son vieux gilet de laine, chaud et confortable, dont elle n'arrivait pas à se défaire, avant de la refermer d'un coup sec. « *Pas besoin de m'asseoir dessus* », pensa t-elle avec un sourire.

Lorsqu'elle était petite, sa mère, Fariha, préparait leurs voyages en Algérie durant de nombreuses semaines afin de ne rien oublier. La famille ne disposant pas de moyens financiers élevés, les vacances au *bled* étaient souvent espacées de deux ou trois années. Les cadeaux pour la famille très nombreuse, les commandes des uns et des autres que Fariha s'efforçait de contenter de son mieux, nécessitaient de la place, beaucoup de place, dans des valises limitées en poids. Les bagages étaient alors tellement remplis, qu'il fallait que Hisia, son frère et sa sœur s'assoient dessus pour que les fermetures éclair se joignent. Hisia se souvint avec nostalgie des foulards à fleurs et des nombreux coupons de tissus imprimés, achetés au marché Saint Pierre à Montmartre, qui remplissaient les valises. Ils étaient imprégnés de l'odeur des savonnets que Fariha y glissait.

A l'époque, ce magasin avait un succès important. C'était l'endroit où Fariha se rendait avant chaque voyage en Algérie. Il lui fallait s'armer de patience et attendre son tour dans les queues réparties autour des différents stands d'étoffes, avant de pouvoir être servie. Les coupons de tissus étaient destinées à être offerts à la famille, aux amis, aux connaissances qui ne manquaient jamais de leur rendre visite, apportant en cadeau un poulet encore vivant tenu à bout de bras, des figues fraîches enveloppées dans de grandes feuilles de figuier, ou de l'huile d'olive, comme témoignage de bienvenue. Le mari de Fariha, Azem, l'accompagnait en voiture et attendait dans le parc du Sacré Cœur avec les trois enfants, pendant que Fariha se rendait chez Tati puis au marché Saint Pierre. Fariha chargée de ses sacs en plastique bleu et rose, et rouge de fatigue, d'énervement et de satisfaction, retrouvait ensuite sa famille. Tous l'attendaient près du manège où les enfants avaient enfin droit à un

tour sur les chevaux de bois, après avoir dégusté la glace italienne que leur père leur avait offert. Hisia s'étant toujours promis de voyager léger, n'avait emporté que le strict minimum dans son unique valise, établissant au préalable une liste dans laquelle le superflu était exclu. Quelques vêtements confortables adaptés au climat algérien, deux livres dont une biographie sur Charlotte Brontë, et le dernier roman de son auteur préféré, ainsi que quelques cadeaux destinés à ses proches, remplissaient son bagage. Lorsque son taxi lui envoya un message pour la prévenir de son arrivée, elle quitta son appartement en claquant la porte derrière elle, et descendit d'un pas léger l'unique étage de son immeuble. A son grand soulagement elle ne croisa personne. Elle n'avait aucunement envie de devoir répondre à des questions sur son départ, et encore moins sur ses projets pour les fêtes de fin d'année. Parmi les quelques locataires qui partageaient avec elle la petite résidence, elle n'avait établi de lien qu'avec l'une d'entre elles, Ginette, sa voisine de palier, une femme de quatre-vingt-six ans qui vivait seule depuis plusieurs années déjà.

La vie de Ginette avait basculé, lorsque cinq ans auparavant, son unique fils, Antoine, alors âgé de quarante-deux ans était décédé des suites d'un cancer. Antoine, venait de s'installer dans le même quartier que sa mère qu'il refusait de laisser seule, après le décès de son père. Sa mort prématurée avait désespéré Ginette qui se retrouvait désormais seule, sans descendance, Antoine n'ayant pas eu d'enfant, sans famille proche. Ses seules cousines vivaient dans l'Est de la France, et elles étaient trop âgées pour pouvoir se déplacer facilement.

Hisia qui avait emménagé quelques mois plus tôt dans l'immeuble, s'était rapprochée de la vieille femme au fil de leurs échanges, touchée par son chagrin, son destin, le courage immense qu'elle manifestait devant elle. Lorsqu'elle la croisait, jamais Ginette ne se plaignait, elle se contentait d'évoquer son fils de façon pudique, avec juste le regard un peu lointain, voilé, teinté d'incompréhension, de détresse silencieuse.

Hisia passait parfois lui rendre visite juste pour partager un moment, un thé à la rose que la vieille femme affectionnait, et pour

l'écouter.

Quelques jours auparavant, elle l'avait prévenue qu'elle serait absente durant les congés scolaires, comme elle le faisait systématiquement dès qu'elle quittait la région, afin que Ginette ne s'inquiète pas de ne plus la voir. Elle lui laissait le double de ses clés pour l'arrosage de ses plantes, sachant combien cette responsabilité était importante dans son quotidien, et prise très au sérieux par sa voisine.

Ginette avait prévu quant à elle de passer la soirée du réveillon avec ses amis de toujours, Lucette et André, un couple de retraités qui vivaient dans la résidence, et avec lesquels elle partageait la même passion pour le bridge, et les mêmes goûts en matière de vin.

Hisia s'installa enfin dans le taxi, soupirant d'aise, heureuse à la perspective de son voyage en Algérie.

Chapitre 2

Elle avait choisi à dessein cette date pour quitter son environnement quotidien, pour fuir cette période de l'année où la surconsommation bat son plein et côtoie malgré tout, un monde toujours plein d'inégalités. Mais elle voulait surtout retourner sur la terre de ses aïeux, pour effectuer cette sorte de pèlerinage indispensable aux relations familiales, humaines, pour se rappeler d'où elle venait, ce qu'elle était devenue, et pour avoir, l'espace de quelques jours, une déconnexion totale avec son monde, son univers, son quotidien. Un retour aux sources de son enfance en quelques sortes. Un retour aux sources d'une époque où l'insouciance, la lumière et le soleil marquaient immanquablement ses souvenirs.

Hisia en avait éprouvé le besoin durant ces dernières semaines, comme à chaque fois que la tension liée à son travail de professeur était à son paroxysme. Comme à chaque fois qu'elle ressentait le besoin de s'isoler dans un endroit suffisamment éloigné pour s'évader, pour oublier un peu ses tracas et soucis, ceux de ses élèves surtout, pour fuir tout ce qui finissait par la préoccuper, même en dehors de l'école.

Elle avait besoin de cette parenthèse pour faire le vide, pour se ressourcer, pour se retrouver, pour vivre dans un autre monde l'espace de quelques jours, pour prendre la distance nécessaire au maintien de son équilibre.

C'est ainsi qu'elle avait choisi ce moment de l'année pour fuir les fêtes qu'elle n'appréciait plus, en partie à cause des injustices qu'elle ressentait de façon plus criantes au fur et à mesure que le temps passait, et de cette course à la consommation dont elle était témoin et qui la dérangeait au plus haut point.

A l'école, elle évitait la salle des maîtres durant cette période, pour ne pas écouter les surenchères des uns et des autres dans leurs

préparatifs pour les fêtes, et surtout pour ne pas avoir à subir leurs questionnements.

Et puis cela lui donnait une occasion de ne pas avoir à gérer le réveillon, entre un frère et une soeur qui auraient d'autres projets plus exotiques, ou qui se désisteraient au dernier moment, et ses parents qui s'attristeraient silencieusement de n'avoir que la compagnie de Hisia.

Elle n'aimait plus ces festivités de fin d'année, sans pour autant savoir à quel moment de sa vie cela avait commencé.

Elle gardait pourtant en mémoire des soirées de réveillon joyeuses, gaies, familiales. Mais c'était il y a bien longtemps. C'était avant que son frère et sa sœur ne quittent la région, avant que ses parents ne vieillissent, avant que sa vie ne prenne un tour dramatique. Oui, c'était il y a bien longtemps.

Les parents de Hisia, Fariha et Azem ne célébraient pas vraiment la fête de Noël, ils voulaient simplement réunir leur famille pour un repas qui tenait davantage de la coutume de leur pays d'immigration. Jadis, ils souhaitaient que leurs enfants ne se sentent pas différents des autres enfants français. Ils leur avaient ainsi offert des cadeaux lorsqu'ils étaient encore jeunes, car il leur aurait été douloureux de supporter leurs regards plein d'incompréhension. Pour eux, il n'était nullement question de religion dans ce repas amélioré. Participer aux festivités collectives était simplement une façon de vivre en adéquation avec la société sans jamais renier leurs coutumes, leurs fêtes religieuses, leurs principes.

Puis avec l'âge, avec le temps, le rituel du réveillon, le souvenir de ces périodes où elle n'était alors qu'une enfant, s'était estompé, comme si ç'avait été juste un rêve. Les années passant, Hisia, tout comme sa fratrie, avait basculé dans le monde des adultes sans s'en apercevoir, et tout s'était alors enchaîné, la fin de ses études, sa rencontre avec Jad, son entrée dans la vie active.

Malgré tout, Azem et Fariha continuaient à vouloir réunir leurs enfants la veille de Noël, par habitude. C'était au moins l'occasion de tous les réunir, mais cela devenait de plus en plus difficile.

C'était pour son père que Hisia avait décidé de partir. Elle savait combien il était heureux de voir ses enfants séjourner, ne serait-ce

que quelques jours, dans sa maison. Celle qu'il avait jadis fait construire pour eux, pour qu'ils puissent en profiter même si les années avaient passées et qu'aucun d'entre eux ne s'y rendait régulièrement.

Mais Azem ne leur reprocha rien, il espérait silencieusement que son fils ou ses filles expriment le désir de se rendre au *bled*, espérant au fond de lui-même que leur attachement pour leur terre d'origine se manifeste.

Les vacances d'été passées en famille dans la grande maison avaient pris fin en même temps que des problèmes de santé avaient affecté Fariha. Cette dernière les avait courageusement surmontés, mais la maladie auto-immune qu'elle avait déclarée lui avait ôté toute son énergie, tout son courage, et une partie de sa joie de vivre. Fariha souffrait de ne pouvoir accompagner Azem aussi souvent qu'il l'aurait souhaité, mais c'était le *Mektoub*¹ comme elle le répétait en haussant les épaules, impuissante et résignée.

Hisia, cette année, avait eu à cœur de contenter son père qu'elle adorait, elle voulait le rendre heureux, le sentir fier de se promener avec elle, de montrer à tous les villageois que ses enfants n'abandonnaient pas leur bien, leur héritage, leurs origines. C'était très important pour Azem. Elle voulait lui faire plaisir pour le peu d'années qu'il lui restait probablement à vivre, tant qu'il était encore autonome et capable de voyager seul, d'aller et venir entre son village natal et la France. Hisia voulait, en rendant Azem heureux, lui témoigner un peu de l'affection qu'il avait toujours donné à ses enfants, partager un peu de temps avec lui. Il le méritait tellement. Et puis elle savait à quel point sa vie avait été pleine de sacrifices.

1 Mektoub : le destin

Chapitre 3

Azem avait dix-sept-ans lorsqu'il quitta son village, ses parents, ses amis, ses repères, ses montagnes, celles sur lesquelles ses yeux d'enfant s'étaient maintes et maintes fois émerveillés.

Peu de temps après sa naissance, sa mère, Souhaïla, qui avait déjà perdu plusieurs enfants à la suite de maladies infantiles, lui perça l'oreille, persuadée que cette coutume ancestrale préserverait sa santé et sa vie. Sa hantise était la mort, la mort de sa descendance, la mort de ses bébés. Elle avait beau s'en remettre à Dieu, le prier à longueur de journée, le supplier, elle avait beau se dire que s'il en avait décidé ainsi c'était mieux pour elle, pour eux, elle n'arrivait pas à apaiser son cœur déchiré par la peine, par la perte de ses enfants. Plusieurs d'entre eux n'avaient ainsi jamais atteint l'âge tendre de l'enfance. Ils avaient vécu assez de temps pour que leur mère s'attache à eux, puis avaient succombé, pour la plupart, à des maladies infantiles. Azem naquit quelques mois après le décès de jumeaux qu'il ne connaîtrait jamais, et qui avait laissé à Souhaïla un vide immense, une tristesse infinie, et le sentiment terrible qu'elle n'arriverait jamais plus à garder un enfant vivant bien longtemps. C'est pourquoi elle avait décidé de percer l'oreille d'Azem, comme ce que les vieilles du village lui avaient conseillé. Elle le trouvait si beau, si gentil, qu'elle le cachait à tous ceux qui lui rendaient visite pour sa naissance. Elle avait peur du mauvais œil, peur de l'envie que son bébé pouvait susciter parmi les gens. Elle se méfiait surtout des femmes, celles qui n'arrivaient pas à enfanter, celles qui mettaient au monde des enfants mal-formés, ou morts nés, celles qui n'étaient toujours pas mariées et qui la jalousaient. Elle voulait ardemment qu'Azem survive à ce qu'elle considérait comme une fatalité, et qu'il vive le plus longtemps possible. Elle le voulait, même s'il était le benjamin de sa fratrie.

Et Azem vécu. Avec son frère et sa sœur, il grandit dans une Algérie occupée par la France, dans un village perdu au beau milieu de l'Atlas tellien, sur les hautes plaines de la Medjana.

Pour accéder au village de Tizi l'Djemâa, nommé Seddouk à présent, situé à 1400 mètres d'altitude sur la rive droite de l'oued Soummam, il fallait emprunter un chemin de terre qui serpentait sur plusieurs kilomètres entre les champs d'oliviers.

Les ressources des villageois étaient très limitées, leur subsistance provenant uniquement du travail des terres. Mais ce n'était pas assez pour les nourrir convenablement. La terre était beaucoup trop aride, les moyens limités en cette période d'occupation coloniale. Souhaïla faisait de son mieux pour confectionner les repas qui se composaient de galettes de semoule d'orge agrémentées d'huile d'olive, ou parfois cuites dans un bouillon. La viande était un met rare, inaccessible. Azem, tout comme la plupart des enfants du village, mangeait souvent l'herbe des champs alentours lorsqu'il emmenait paître les chèvres et que la faim n'en finissait plus de lui tenailler l'estomac. Il rentrait alors la bouche toute verte ce qui désolait sa mère, honteuse et désespérée de ne pouvoir le nourrir correctement.

Le père d'Azem, Yacoub, ainsi que beaucoup d'hommes à cette époque, quitta le village afin d'aller travailler en Métropole, et de pourvoir aux besoins vitaux de sa famille.

Au sortir de la deuxième guerre mondiale, il était facile de se faire embaucher dans des usines comme Hispano ou Renault qui avaient besoin de main d'œuvre, même non qualifiée.

Yacoub revenait dans son village une fois par an, durant l'été, afin de s'y reposer et de constater qu'en son absence, ses enfants avaient bien grandi et changé, que ses fils devenaient des hommes, et sa fille une jeune femme.

Lorsqu'ils atteignirent les âges de dix-sept et dix-neuf ans, Azem et son frère Husayn quittèrent à leur tour leur village et leurs montagnes afin de permettre à leur père d'y revenir définitivement. A l'âge adulte, il leur incombait implicitement, de succéder au chef de famille, et de devenir à leur tour, les soutiens, les hommes sur lesquels s'appuyer. Cela se fit naturellement, sans trop

d'explications, sans concertation. Yacoub se contenta de leur répéter à deux reprises de ne jamais oublier leur village et d'y revenir quoi qu'il advienne. Les deux frères quittèrent leur pays, leur terre, leur mère, non sans appréhension. Certains de leurs amis les avaient précédés, et il leur tardait, malgré leurs craintes de l'inconnu, de suivre leurs traces afin de devenir des hommes à part entière, *delgazen*² comme le disait fièrement Souhaïla.

Jusqu'au déclenchement de la guerre d'Algérie, les deux frères vécurent ensemble, dans les bidonvilles situés en bordure de Paris, avec d'autres personnes de leur communauté. Les conditions de logement étaient spartiates, pour ne pas dire insalubres. Les baraques construites de façon anarchiques avec des planches de bois et des tôles de zinc, n'avaient pas l'étanchéité suffisante pour les protéger du froid en hiver, et de la chaleur l'été. Malgré tout, Azem et Husayn mettaient un point d'honneur à toujours s'habiller correctement et à être propres. Ils lavaient leurs vêtements à la main sur le pas de leur porte dans une grande bassine. Ils les faisaient ensuite sécher au dessus du poêle à bois, et s'efforçaient de les garder propres le plus longtemps possible en les accrochant sur des clous enfoncés à même le mur. Seule la boue qui collait à leurs chaussures les jours de pluie trahissait leur condition, leur lieu d'habitation. Alors ils avaient toujours dans leur poche un mouchoir qui leur servait à effacer les traces. « *C'est les traces de la misère ça* » marmonnait souvent Husayn qui ne supportait pas les regards condescendants des Français.

Les deux frères travaillaient six jours sur sept, en horaires décalés, *les trois huit*, dans des usines de production automobile la plupart du temps, indifférents aux conditions de travail, au mépris des uns, aux discriminations des autres. Ils faisaient le dos rond, courbaient l'échine, baissaient les yeux, faisaient mine de ne pas entendre les paroles mauvaises dont ils étaient la cible. Ils étaient trop heureux d'avoir un salaire en fin de mois. Ce salaire qui leur paraissait énorme, leur permit de vivre, et surtout d'envoyer à leurs parents de quoi subvenir à leurs besoins durant de nombreuses années. Les dimanches, lorsqu'ils étaient de repos, les deux frères sortaient à

2 Delgazen : des hommes en kabyle

Paris. Ils arpentaient les grands boulevards, les avenues, et se mêlaient à la foule de badauds comme n'importe quel jeune insouciant. Ils respiraient tous deux la jeunesse, et se sentaient fiers et privilégiés de vivre aux abords de la plus belle capitale du monde. Ils apprirent ainsi à connaître tous les quartiers. Cependant, ils ne s'installaient jamais en terrasse, par soucis d'économie, mais aussi parce qu'ils ne se sentaient pas à l'aise au milieu des Français. Ils se regroupaient néanmoins avec leurs compatriotes dans le petit bar situé à la sortie de leur bidonville, celui qui accueillait les réunions privées du FLN.

Azem était très fier de participer au bien-être de ses parents. Il les aimait profondément. Il était très attaché à sa mère, Souheïla, qui était une femme tendre et affectueuse, et qui n'avait jamais un mot plus haut que l'autre pour aucun de ses enfants. Il savait qu'elle avait beaucoup souffert de la rudesse de sa vie, mais sans jamais s'en plaindre. Elle occupait ses journées aux tâches ménagères, aux soins des quelques lapins et de la chèvre qu'ils possédaient, et des oliviers.

La maison était constituée d'une pièce unique, basse de plafond et sans fenêtres. La seule ouverture était la porte. Tout au fond, il y avait un espace sombre réservé à la chèvre, et au-dessus, un grenier accueillait les lapins.

Les murs étaient couverts de chaux blanche. Un trou rudimentaire creusé à même le sol bétonné servait de foyer pour réchauffer et cuire les aliments. Une grille était posée en équilibre au dessus du foyer et permettait ainsi à Souheïla d'y placer la plaque en fonte qu'elle avait ramenée dans son trousseau de jeune mariée, et qui servait à confectionner leurs frugaux repas.

Les quelques ustensiles de cuisine qu'elle possédait étaient accrochés sur les murs, et la famille s'asseyait et dormait sur des nattes en paille épaissies par des couvertures tissées, l'hiver. L'eau était conservée dans une peau de chèvre. Cette eau était délicieusement fraîche l'été, semblable à celle sortant d'un réfrigérateur.

Le seul luxe de la famille consistait en la possession de la chèvre qui leur donnait chaque matin l'équivalent d'un verre de lait mousseux.

Quant aux lapins, ils étaient engraisés tout l'hiver pour être ensuite vendus au plus offrant. Yacoub en gardait parfois un pour le repas marquant la fête du sacrifice³. Ça n'était pas un mouton comme la tradition l'exigeait, mais peu nombreuses étaient les familles en mesure de réaliser le rituel. Le lapin était l'une des seules viandes que la famille pouvait s'offrir de façon exceptionnelle.

Ce fut Azem et son frère qui construisirent des toilettes turques au cours de l'un de leur retour au pays, afin de remplacer le trou creusé dans la terre de la cour.

Ce furent eux qui bâtirent une chambre au dessus de l'habitation de leurs parents, pour avoir davantage de place et de confort. Ces améliorations témoignaient de la réussite sociale de la famille vis à vis des voisins, des proches dont le respect s'amplifia dans le même temps.

La guerre d'indépendance marqua toute la famille, toutes les familles. Celle d'Azem fut endeuillée par la mort de Yacoub. Les circonstances de son décès furent assez floues. Azem et Husayn ne surent jamais pourquoi Yacoub avait été arrêté par l'armée française, puis emmené au commissariat où il succomba, selon la version officielle, à une crise cardiaque. Le lieu de sa sépulture ne fut jamais identifié, et encore moins indiqué à sa famille.

Après cela, Souhaïla resta silencieuse et prostrée durant plusieurs jours, indifférente aux visites des voisines qui se succédaient pour lui apporter un peu de réconfort. Les voisines ne s'attardaient cependant pas, craintives d'éventuelles représailles de la part des militaires.

Souhaïla ne cessait de se demander si les épreuves que la vie lui infligeait s'arrêteraient, ou si elle était vouée à subir une succession de drames.

Il lui semblait parfois ne plus avoir assez de larmes pour pleurer ses morts, ses enfants, son mari. Elle priait pour que Dieu ne lui reprenne pas sa fille et ses deux fils. Elle priait ardemment, à chaque instant de la journée, elle psalmodiait des invocations destinées à

3 L'aïd el Adha

écarter le malheur, se réfugiant dans la prière et trouvant du réconfort dans la nature qui l'entourait lorsque la douleur devenait trop forte. Elle sortait alors, rabattant son *elhaf*⁴ sur sa tête et emmenait sa chèvre brouter dans les champs situés en lisière du village. Là où elle était sûre de ne rencontrer personne. Le silence de la nature, la majesté des montagnes, lui apportaient alors un apaisement, lui permettaient de panser ses blessures, d'oublier l'espace d'un instant la dureté de la vie.

Au déclenchement des événements d'Algérie, les deux frères continuèrent à travailler en métropole. Ils participèrent certains soirs à des réunions de sympathisants du FLN, et s'impliquèrent à leur niveau, dans la lutte pour l'indépendance de leur pays. Ils ne se posèrent jamais la question de savoir dans quel camp ils étaient, ils ne se demandèrent jamais si cette lutte prendrait un jour fin. Ils souhaitaient ardemment, tout comme leurs compatriotes la fin de l'hégémonie française dans leur pays, la fin des injustices qui les avaient poussés à immigrer, la fin des exactions dont ils avaient souvent connaissance et qu'ils préféraient taire pour ne pas mettre de mots sur l'horreur et l'insoutenable, pour ne pas perdre à l'esprit que leur mère n'avait plus qu'eux pour vivre.

Ils étaient dans la foule qui manifesta le 17 octobre 1961 contre le couvre-feu imposé aux nord-africains, aux *indigènes*, aux *bicots*, comme on les appelait. Ils étaient dans la rue, à Paris, à l'appel de leurs camarades lorsque retentirent les premiers coups de feu, les coups de sifflets, les bousculades affolées, la foule qui courait dans tous les sens. Azem se mit à courir lui aussi pour échapper aux coups des matraques qu'il voyait s'abattre sur les uns et les autres. Il ne voyait plus que des bras, des regards effrayés, des uniformes menaçants, des grimaces haineuses. Il entendit des cris de douleur, de peur, des supplications désespérées, mais il ne distingua pas les clapotis de l'eau ni les hurlements des hommes jetés à la Seine. Husayn était déjà rentré lorsque Azem poussa la porte de leur bicoque, encore effrayé par ce qu'il venait de vivre. Husayn poussa un soupir de soulagement, étreignit son frère dans ses bras, sans

4 Tenue traditionnelle berbère composée d'un morceau de tissu formant une robe enveloppant tout le corps de la femme.

mot dire. Puis il disposa sur la table deux tasses du café dont le fumé odorant et réconfortant s'échappait de la cafetière italienne. Azem eut du mal à cacher le tremblement de ses mains ; seule la pression effectuée par son aîné sur ses épaules, l'aida à retrouver un peu de calme dans le chaos de cette soirée irréelle.

Ils apprirent le lendemain, que la nuit avait dérapé en une gigantesque folie répressive, et que bon nombre de leurs concitoyens avaient été tués impunément, sauvagement, sans aucune raison, sans aucun discernement, sans aucune justice. Ils avaient été assassinés sur un ordre donné en haut lieu, victimes de leur identité, de leurs cheveux un peu trop noirs, de leur peau un peu trop hâlée, victimes d'un conflit auquel certains ne voulaient pas donner le nom de guerre.

Depuis lors, Azem et Husayn évitèrent de sortir, hormi pour se rendre au travail. Quelques temps plus tard, ils furent appelés pour effectuer leur service militaire en Algérie. Heureusement pour eux, les mois durant lesquels ils officèrent sous le drapeau Français devaient marquer la fin de la guerre d'indépendance.

Heureusement pour eux, on ne découvrit jamais leur implication secrète avec les moujahidins auxquels ils apportèrent toute l'aide qui leur était demandée, sous toutes ses formes.

Après la déclaration de l'Algérie indépendante, Azem revint quelques temps au village tandis que Husayn retourna en France où il devait se marier avec une jeune femme originaire du même village que lui, mais vivant en région parisienne depuis de nombreuses années. Azem fut un peu déçu que son frère n'insiste pas pour le faire revenir au même moment. Ils avaient jusqu'alors toujours tout fait ensemble. Mais il n'osa s'imposer à son frère aîné dont il respectait les décisions.

Puis Azem voulut se marier à son tour. Il avait vingt-cinq ans, et sa mère insinuait de plus en plus souvent qu'il était temps pour lui de prendre épouse. Ce qu'il fit.

Fariha avait de longues nattes noires qui se balançaient sur son dos lorsqu'elle marchait, ses prunelles étaient sombres, et son regard perçant. Azem savait qu'elle était orpheline, et que sa famille était très respectueuse et très respectée par les villageois.

Il ne put jamais expliquer pourquoi ce serait elle ; peut-être à cause de cette espèce de détresse qu'il lui semblait percevoir, peut-être parce qu'il voulait prendre soin d'elle, peut-être parce qu'il ne cessa de penser à elle, depuis ce jour où il l'avait croisée sur le chemin des champs.

Elle devisait gaiement avec sa grand-mère laquelle salua Azem en le rencontrant. Comme tous les gens du village, ils se connaissaient de par leur appartenance à leur famille respective. Les deux jeunes gens, pudiques, se regardèrent à peine, mais gardèrent l'un et l'autre le souvenir de ce moment.

Puis ils convolèrent. La noce fut simple mais avec toutes leurs coutumes, depuis les chants, les danses et jusqu'au repas composé du couscous qui avait été préparé par les femmes des deux familles, plusieurs jours avant. Après les jours de fête, Azem resta quelques temps avec sa jeune épouse, puis retourna travailler en France, seul. Il effectua toutes les démarches nécessaires pour que Fariha le rejoigne, ce qu'elle fit au bout de plusieurs mois.

Azem ne voulant imposer à la jeune mariée la vie au bidonville, ils vécurent quelques temps chez Husayn et sa femme qui habitaient alors dans une petite maison cédée par le père de celle-ci. Au bout d'un an de cohabitation, Azem décida de louer un appartement. Ses recherches furent compliquées. Son nom, son visage, ses codes, ajoutés aux tensions et rancœurs des événements d'Algérie ne l'aidèrent pas. Heureusement pour lui, il était patient, sérieux et volontaire. Ainsi, son contremaître qui l'appréciait pour toutes ses qualités lui proposa un jour d'accéder à la propriété par le biais d'un financement d'entreprise. Azem et Fariha furent les plus heureux au monde lorsqu'ils entrèrent dans leur petit deux pièces avec leur fille aînée dans les bras.

Ce fut là que naquirent leurs deux autres enfants, une fille et un garçon. Ce dernier fut nommé Yacoub en mémoire de son grand-père. Ce fut là qu'il furent tous heureux, malgré la simplicité de leur vie. Ils avaient enfin un toit au dessus de leur tête et la stabilité nécessaire à leur épanouissement.

Azem continua à travailler toute sa vie en tant qu'ouvrier, à la chaîne le plus souvent, cumulant les heures de travail et les journées

également. Il fut rarement malade et ne s'arrêta jamais pour quelque raison que ce soit. Il était toujours à l'heure à l'usine, s'adaptant aux horaires qu'on lui imposait. Il ne participa jamais aux mouvements de grève, soucieux de ne pas perdre une seule journée de salaire, et indifférent aux revendications des syndicats.

Il ne s'octroyait que le dimanche pour se reposer, pour promener sa petite famille en forêt. Les espaces verts, le silence de la nature, le distrayait du bruit incessant des machines sur lesquelles il effectuait mécaniquement les mêmes gestes. Azem avait à cœur d'offrir le meilleur à ses enfants. Il ne voulait pas qu'ils se sentent différents des autres. Lorsqu'il acheta sa première voiture, une 404 bleue d'occasion, ce fut l'occasion de sortir toute la famille dès que le temps le permettait. Il n'aurait pour rien au monde avoué à Fariha qu'il appréhendait de conduire, qu'il n'était pas très sûr de lui, après avoir échoué quatre fois à l'examen du permis. Il était si fier d'avoir un véhicule comme tout le monde. Il put ainsi rendre visite à sa famille, ses cousins, ceux de sa femme. Azem parvenait enfin à être comme n'importe quel père de famille, comme son voisin portugais qu'il voyait tous les week end bichonner sa voiture et sortir fièrement sa famille.

Son travail et son sérieux, ainsi que sa détermination, lui permirent de continuer à assurer à sa mère une vieillesse décente, et à économiser pour réaliser le rêve de toute sa vie : la construction d'une maison, de sa maison, dans son village natal, face aux montagnes, à celles qu'il aimait tant.

La maison devint le sujet de toutes les conversations de la famille à table, le soir. Et au delà de cette maison dans laquelle Azem se voyait couler une retraite paisible, il pensait que ses enfants, une fois leurs études terminées, iraient mettre leurs compétences au service d'une Algérie jeune et tournée vers un avenir plein de promesses.

Azem gardait encore à l'esprit l'effervescence post guerre, l'engouement et l'engagement du peuple algérien pour la construction de leur pays, les campagnes de propagande initiées par Boumédiène et pronant des valeurs socialistes symbolisant une nouvelle ère. Azem, encouragé par les articles du journal *El*